

JUBILATION SUR DEUX ROUES.

Ciel très haut, stratosphérique, bleu acidulé métallique. Nuages sans épaisseur, lambeaux de tarlatane. Luminosité polaire. Température : 8 °C. Vent violent, humeur sujette à bourrasques.

Une fois lancé, il faut sans cesse négocier le cap en cherchant un point d'équilibre, entre la violence des rafales, la vitesse et le poids de la moto.

Heureusement qu'il y a des autoroutes pour fuir à vive allure les environs dévastés des villes. Un monde périphérique d'automarchés, dépôts de matériaux de construction, location d'engins de chantier, marchands de piscines en plastique, cuisines en kit, électroménager discounté, meubles en promotion et matelas en tous genres, centres commerciaux avec restaurants chinois géants, bureaux à louer.

Il me faut une demi-heure pour m'en dégager. Les voies s'éclaircissent, de grands échangeurs dispersent le trafic, les sorties se raréfient, l'allure générale se stabilise à la vitesse autorisée. Ceux qui s'éloignent de plus en plus ont une longue route à faire, les régulateurs de vitesse sont au travail.

Perdu dans mes pensées, je manque dépasser la sortie prévue, à peine signalée à l'extrémité d'une zone confuse de parking et pesage pour poids lourds. Je m'engage sur le réseau secondaire en direction de l'Ouest. La route à deux voies traverse d'immenses étendues de collines paresseuses battues par le vent où le rocher affleure toujours sous l'herbe jaune. Chaque panorama de monticules une fois dépassé en révèle un autre avec sa longue houle de mamelons analogues. Quelques replis de terrain abrités – de simples cuvettes plutôt que de véritables vallons, se transforment en oasis-refuge pour des boqueteaux chétifs ou encore retiennent des étangs recouverts d'une inquiétante mousse de spirogyres fluorescents. Tout semble désert, tout est enclos. D'immenses pâtures sont

clôturées par des kilomètres de fil de fer barbelé. La plupart sont vides. D'autres sont constellées de petits points noirs immobiles mais affairés, les bovins.

Mis à part la fatigue qu'entraînent la vigilance et le combat intermittent contre les rafales de vent, la conduite est monotone. La route parfaitement linéaire se prête à de rares complications de courbes pour effectuer le contournement ou le franchissement de rares accidents de terrain, une butte, un effondrement, un arroyo. L'esprit vagabonde. Des souvenirs remontent, je me voyais déjà, une idée conduit à une autre, téléphoner ce soir à B., laquelle aussitôt advenue est interrompue par une troisième qui s'impatiente. L'esprit tisse des morceaux de passé, esquisse des bribes d'avenir, échafaude, efface tout et recommence. La mémoire dispute l'espace à l'imagination. La première envoie des cartes postales, la seconde spéculé. J'ai faim. Si je croise une voiture, je mange une Cobb salad, si je croise un camion, ce sera un hamburger. Ou des ribs. Les meilleurs ribs du monde étaient ceux de Kenny. En souvenir de Kenny, dès mon retour je ferai peindre *Ridin'high* sur le réservoir. Au prochain plein, je vérifie la pression des pneus. Profites-en pour acheter des abricots séchés et des amandes. Ce soir, j'appelle M. sans faute ! Un jour, il faudra écrire tout cela.

Barrant l'horizon avec une lointaine autorité, entre gris taupe terrestre et bleu céleste, je distingue maintenant une ligne irrégulière gris pâle. Une chaîne de montagnes s'annonce. Pour le motard en hiver, faire de l'essence est un événement. Il faut mettre pied à terre. Enlever les gants, les lunettes, le casque, ouvrir le blouson, desserrer le foulard remonté sur le nez. Assouplir la nuque, détendre les jambes, fléchir les genoux et les chevilles. Sur la piste voisine stationne un gigantesque motor-home blanc décoré à l'aérographe d'un cerf à la ramure puissante. A l'intérieur de la station, il fait chaud, il y a de la nourriture et des toilettes. Une jeune femme griffonne sur un magazine et s'ennuie à la caisse. Je sirote un café long et chaud dans un gobelet en carton. Celui que je suppose

être le conducteur du motor-home est train d'introduire avec une pince une longue saucisse orange enduite de moutarde à l'intérieur d'un petit pain mou. J'aimerais croquer un morceau de puissant chocolat noir, belge et amer. Rien de tel. Il n'y a que des barres chocolatées beaucoup trop sucrées.

Une fois à nouveau harnaché, contact, moteur, je retourne sur le ruban. Je dépasse quelques convois de semi-remorques chargés de fourrage, de porcs inquiets, d'autres animaux en fin de carrière ou encore tractant de longues citernes chromées. Bientôt, je prendrai à droite, je retrouverai des arbres en grand nombre, des genévriers, des érables, des bouleaux, des pins, des sapins, et sur le versant opposé, des séquoias. Ombre rapide, je grimperai et je me faufile à travers le massif par un passage sinueux puis je descendrai vers l'océan.

C'est maintenant que le plaisir commence. Passé quelques kilomètres de transition confuse entre le monde agricole des plaines et celui sauvage de la forêt, la route trouve sa ligne mélodique. Privilège du cavalier, visière du casque remontée, dans la chaleur enfin montante de midi, je respire les odeurs corporelles de la forêt, le parfum capiteux de la résine, des senteurs vertes toniques, avec des notes plus épicées, parfois je traverse des bouffées moussues d'humus, des vapeurs de compost, des effluves nées au royaume des grandes fougères dans les mystères humides du sous-bois. D'un virage à l'autre, d'un versant à l'autre, de l'ombre à la lumière et de la lumière à l'ombre, je bascule de la chaleur dans la fraîcheur et inversement. L'œil s'habitue aussi à ces brusques passages de la luminosité uniforme à la pénombre forestière traversée d'éclats de cathédrale, divins et évangélistes.

C'est une belle route récente au bitume très noir. Deux voitures se croisent sans difficulté de part et d'autre du marquage central blanc immaculé. L'air est limpide, la signalisation parfaite, les bas-côtés dégagés, pas de gravillons et la voie est déserte. Puisque la musique

est bonne, j'entre dans la danse.

J'ai déjà mordu la poussière, j'ai déjà payé pour mes inconstances. Je porte en moi la marque de mes erreurs. L'échec ce n'est pas la chute, l'échec c'est la peur. La peur de remonter à cheval, la peur de se relancer au galop. Je n'ai pas peur du danger. Je le connais, je sais qu'il rôde toujours quelque part. A moi de le déjouer.

De courbes en lacets, je m'élève et la musique monte avec moi. Le tracé est excitant, les enchaînements de virages harmonieux. Tout cela swingue. Je prends un plaisir intense à dessiner mes trajectoires avec soin. J'anticipe mes points de passage. Je chante. La moto est puissante, elle est dans son élément. Nous jazzons sur la route. Le pilotage est jubilatoire, je suis à la fois dans une concentration extrême et totalement détendu. Parfois, je pousse des cris d'Apache à cheval.

La toux rauque de l'échappement quand "clac" je rétrograde haut dans les tours et les feulements puissants du moteur à l'accélération remplissent mes oreilles. Tout mon corps vibre avec la machine. Mes oreilles captent le roulement sourd des gommages chaudes, le moteur est accordé comme un orchestre et je le sens fiévreux, affûté, lubrifié, jouant con fuoco dans les changements de régime. Parfois, dans les tunnels, à travers les ouvertures de pierre du côté du vide, le vent altère le son sur mon passage, comme s'il essayait de chanter va-voum, va-voum, va-voum. Le refrain et son écho renvoyé à l'infini par la voûte m'enveloppent complètement.

Quelque chose de fusionnel se développe. Entre la moto et moi bien sûr, mais aussi entre la route et nous. L'instinct animal et l'intuition acérée sont aux commandes. J'anticipe. Je devine. Je flaire. Je pressens. Je perçois ce qui vient avec un imperceptible temps d'avance. Je palpite dans l'instant. Tout me parle. Je surfe sur la crête de la vague. Je ne pèse rien. Je suis une ombre qui passe. Entre la terre et moi, à peine quelques centimètres carrés de gomme chaude

et souple.

Je pilote sans aucune brutalité, je n'utilise presque pas les freins, je profite du couple moteur. Je bascule sans effort dans les courbes, mais sans jamais racler le sol avec les cale-pieds. Glisser sans laisser de marques. Lorsque j'ouvre les gaz, je sens la machine qui se cabre, redresse le col, lorsque je passe sur le rapport suivant, elle se détend, la louve noire allonge la foulée. Tout est esthétique, affaire d'élégance, adresse et subtilité. Surtout aucune maladresse, aucun faux mouvement, aucune bavure, aucun à-coup. Rester fluide, rester liquide.

Il n'y a pas de chronomètre dans ce film. Le temps est suspendu. Le temps a disparu. Le temps n'existe plus. La griserie de la vitesse s'est volatilisée pour céder la place à la volupté de l'allure.

Je me fonds dans la calligraphie baroque de la route. Je suis emporté par la dynamique du mouvement, absorbé par le mouvement. Je suis immobile dans le mouvement même. Je traverse l'espace montagneux comme le surfeur qui fuse dans le tube parfait de la vague. Oubliés le poids et les sifflements du casque, la rigidité des bottes, la chaleur du cuir, l'épaisseur des gants. L'inspiration commande au millimètre les rotations de mon poignet droit pour l'ouverture et la fermeture des gaz. L'impulsion juste ordonne aux doigts de la main gauche de rapides contractions de la poignée d'embrayage. La pointe de mon pied décide seule du bon moment pour intervenir sur le sélecteur. Les trois doigts de ma main droite n'attendent aucun ordre pour doser leur action sur le levier du frein. J'ai conscience que tout cela rayonne à partir de moi, mais je suis beaucoup trop lent pour en être l'organisateur. Mon cerveau, libéré de ma tutelle superflue, est beaucoup plus véloce. Il me décharge des négociations avec la réalité pour me laisser la seule jouissance de mes actes.

Je me déplace de la façon la plus légère, la plus belle, la plus naturelle et la plus pure qui soit. Je suis dans mon univers. Je suis à

ma place. Je jubile car je sais qu'en ce moment génial, j'excelle.

Dans le soleil, je franchis le col. Je repère un rapace. Il descend vers moi, je monte vers lui, nous nous observons. Nous sommes deux guerriers complices par l'esprit. Je me projette en lui et à travers ses yeux je me vois. Je me filme, images, sons, musique, parfums, chaleur de l'air, fraîcheur de l'ombre et même le goût particulier de la salive sur les lèvres sèches quand on vole très haut. J'amorce une longue descente en même temps que le soleil qui désormais décline devant moi. Je m'enfonce dans la fourrure épaisse d'une forêt de géants.

Cette capture de moi en cet instant où je me reconnais en pleine maîtrise, fort, libre, enchanté, enchanteur et agile, est enfouie au plus profond de moi. Je possède ces images. Ma copie du film. Je peux en savourer chaque pixel mental. C'est une source de plaisir inépuisable. A chaque vision, j'éprouve la même jubilation, le même appel à suivre le vent, la même confiance, la même sérénité à vivre encore autre chose.

(2014)

